

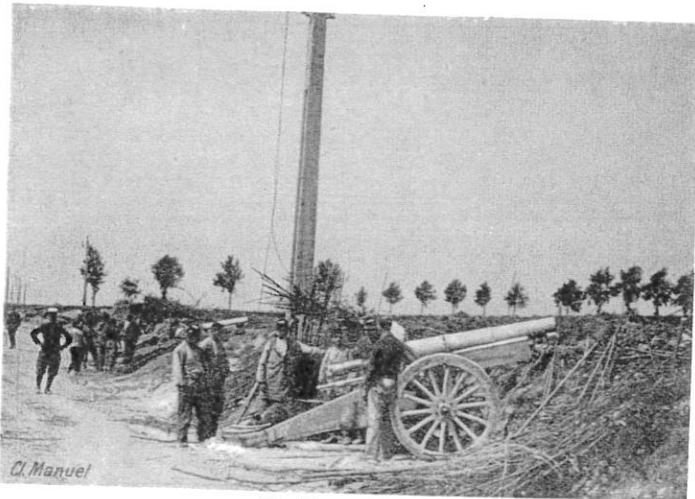
Mortiers de 32
utilisés
comme lance-bombes



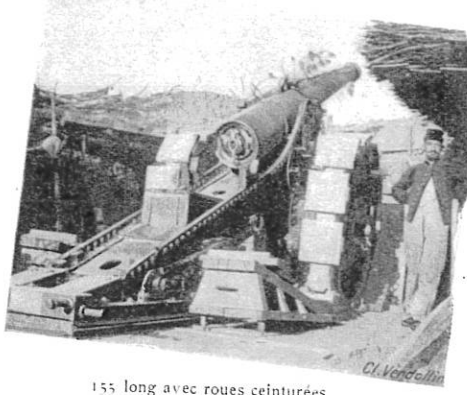
75 en batterie



120 long
en position



Rimailho en action



155 long avec roues ceinturées



Canon de Marine en batterie dans un bois

Juillet 1915

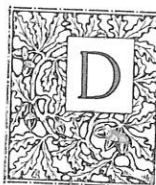


LORD KITCHENER

S. M. GEORGES

MARÉCHAL FRENCH

La Loyale Albion sur le chemin de Tipperary



DEPUIS que les initiatives généreuses et patriotiques de deux grands hommes d'État, S. M. le Roi Édouard VII, l'un des plus nobles monarques de l'histoire, et M. Th. Delcassé, un grand Français, ont triomphé des cabales germaniques et ont solidement établi "l'Entente Cordiale", la Grande Guerre de 1914-1915 a transformé cette Entente en une Alliance défensive et offensive.

Plusieurs de nos chefs militaires avaient noué, depuis plusieurs années, officiellement et individuellement, d'étroites relations avec l'armée britannique.

Le si regretté général Langlois avait suivi assidûment les manœuvres de l'armée anglaise : puis les généraux Pau, de Castelnau, Huguot et surtout Foch maintinrent et multiplièrent le contact avec lord Roberts et les généraux French, Grierson, Wilson.



UNE SCÈNE
D'ENROLEMENT

En 1914, au camp de Mailly, le général Foch, auquel l'histoire reconnaîtra non seulement un grand génie militaire, mais encore le don de la diplomatie, avait fait les honneurs de son splendide 20^e corps au général French émerveillé.



LE PRINCE
DE GALLES
AU FRONT

BATAILLON
DE VOLONTAIRES
ÉCOSSAIS



Dans les premiers mois de guerre, les vigoureuses troupes britanniques, composées de nombreux rengagés et de quelques volontaires et territoriaux, firent leur devoir et se sacrifièrent héroïquement pour assurer la retraite de Belgique et la victoire de la Marne.

C'était à ce moment que le Kaiser, convoitant Calais et Dunkerque, comptait anéantir rapidement la "méprisable petite armée de French".

* * *

Comprenant davantage, chaque mois, l'énorme préparation austro-allemande, indignée de toutes les cruautés des barbares, la loyale Albion rejeta momentanément réformes sociales, querelles religieuses et politiques, sports et distractions pacifiques et redevint la rude Angleterre du Prince Noir, d'Elisabeth, de Cromwell et de Wellington.

Sur toute la surface du Royaume-Uni, dans la cité de Londres, au-dessus des montagnes d'Écosse, à travers les trèfles d'Irlande, du Pacifique à la baie d'Hudson et du Cap à l'Inde, s'éleva, sifflé avec enthousiasme, le refrain sentimental mais obsédant : "There is a long way to Tipperary!" — La route est longue jusqu'à Tipperary!"



UN CAMP ANGLAIS
DANS LE NORD DE
LA FRANCE

CONVOIS DE
CAMIONS
AUTOMOBILES



En 92, nos volontaires s'engageaient aux accents de la *Marseillaise*. En 1914 et 1915, réservant le "God save the King" pour les victoires finales, l'Empire Britannique siffla frénétiquement son "Tipperary".

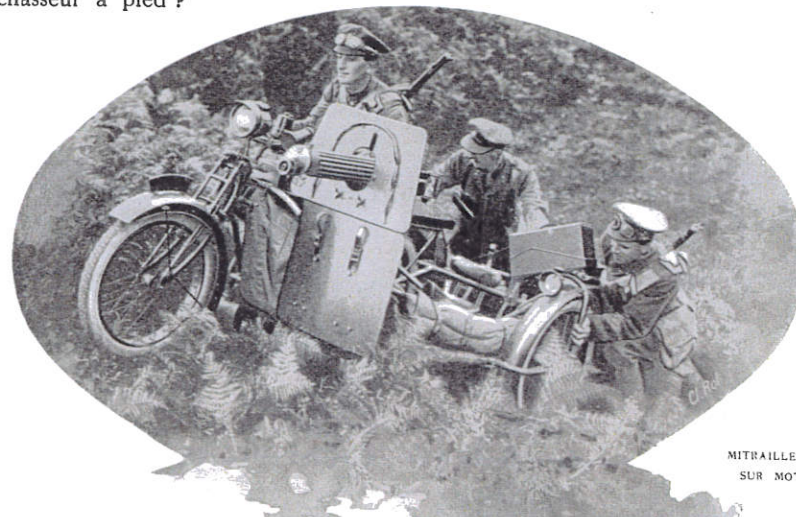
L'Allemagne avait oublié que l'Angleterre peut être lente, mais compense singulièrement sa lenteur calculée par une préparation intense et méthodique. Le Canada envoyait bientôt ses bataillons héroïques, l'Australie et la Nouvelle-Zélande leurs vaillants contingents, sans cesse renforcés, tandis que l'Inde mystérieuse armait ses Gurkhas et ses Sikhs et que les Boers loyaux de l'Afrique du Sud, unis aux Anglais écrasaient les traîtres et les révoltés. John Bull avait d'abord donné aux Alliés sa flotte incomparable, ses courageux Tommies de l'armée régulière et l'appui précieux de ses ressources financières et économiques.

Les crimes allemands et la nécessité de vaincre jusqu'au bout furent la baguette magique, qui, depuis plusieurs mois, crée la glorieuse armée de Tipperary, l'armée nouvelle de Kitchener avec sa souple infanterie, son excellente artillerie lourde et ses escadrilles aériennes, dignes de rivaliser avec les nôtres.

La mode de Londres devint le kaki et, pour nous, Français, cet enrôlement constant et progressif du peuple anglais, si peu militariste et même militaire de tempérament, doit doubler notre admiration et notre amitié à l'égard de nos alliés.

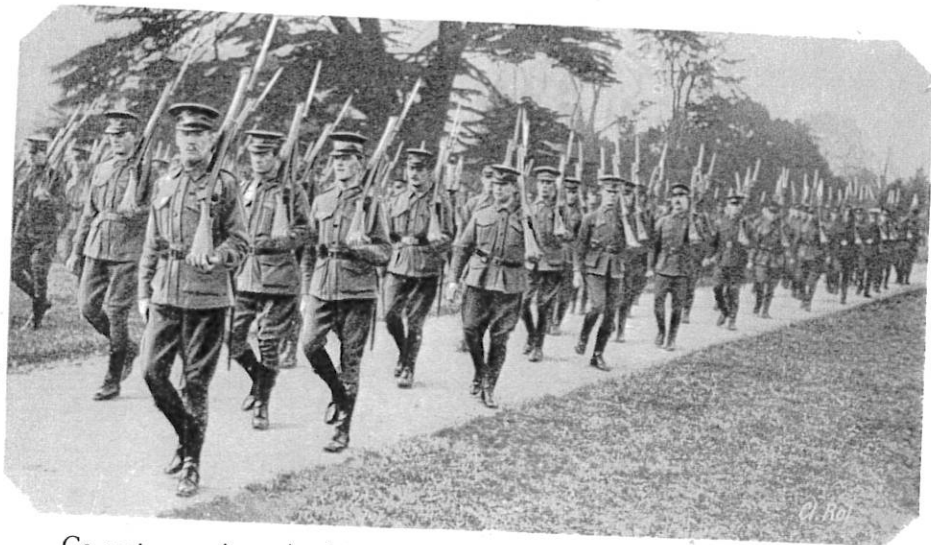
Notre imagination, nos souvenirs de jeunesse, de voyage se mêlent, se confondent avec des visions précises de cette guerre : tout le passé disparaît.

Dans ce train sanitaire, si confortable, qui transporte des blessés d'Ypres et des asphyxiés de Saint-Julien aux hôpitaux de la Red Cross, ne reconnaissons-nous pas cet Anglais, qui distribue généreusement des secours et des vêtements aux évacués belges et français, cette nurse dévouée et affectueuse, qui panse un zouave et console un chasseur à pied ?



MITRAILLEUSE
SUR MOTO

INFANTRIE
AUSTRALIENNE



Ce sont ces mêmes Anglais, qui, en mars 1914, dans un compartiment du Côte d'Azur, avaient entassé d'encombrants bags de toute nature et lisaient imperturbablement leurs magazines, malgré les avances de leurs voisins, plus communicatifs.

Sous un ouragan de fer et de feu, hardis et musclés, ces soldats des Scotch Greys ou du Queen's Regiment, qui, devant Neuve-Église, font pleuvoir sur les tranchées ennemies grenades et bombes, ne sont autres que ces champions célèbres de tennis, assidus des plus élégantes réunions de Nice, de Cannes et de Menton.

Ce cadavre, recouvert du drapeau anglais et porté sur une civière est celui d'un motocycliste, tué à La Bassée; en découvrant son visage, on retrouve les traits du joyeux et débrouillard interprète de Cook, qui faisait le service de Marseille.

Enfin, ce svelte lieutenant aviateur, qui vient d'abattre deux taubes de proie, planant sur Poperinghe, a le profil énergique du lord anglais désœuvré et splénétique, qui, à Monte-Carlo, remportait les trophées de tir au pigeon. Il ne songe plus qu'à suivre le magnifique exemple du glorieux et infortuné pilote canadien Warneford et brûle de démolir à son tour un zeppelin.

Phileas Fogg doit probablement commander un escadron de Sikhs barbus, que guide à travers les villages du Nord le fidèle Passe-Partout, transformé en adjudant interprète. M. Pickwick lui-même, indigné des crimes des pirates vient de fonder un comité chargé de fleurir, au nom de l'Angleterre, les statues de Jeanne d'Arc, de Napoléon, de Jean-Bart, de Surcouf et de du Guesclin; inspirés par son exemple,



ARTILLERIE
AUSTRALIENNE

Cl. Rol

David Copperfield et Olivier Twist, boys-scouts, attendent impatiemment le moment d'être, le premier, mousse d'un sous-marin, le second, pilote d'un avion de bombardement.

A Rouen, au Havre, à Orléans, à Aire-sur-la-Lys, à Calais, les bases anglaises, richement organisées, pourvues de matériel neuf et de munitions sont dirigées par des chefs, sous la casquette kaki desquels on reconnaît tel grand marchand de la Cité de Londres ou tel puissant armateur de Liverpool.

Les femmes anglaises, elles aussi, si cultivées, si agissantes, si influentes dans ce pays de féminisme, manifestent un patriotisme très sincère et très effectif: les grandes dames de l'aristocratie, dont les maris ou les fils ont donné généreusement leurs vies à Mons, à Charleroi, sur la Marne et sur l'Yser, sont des recruteuses énergiques et des infirmières accomplies.

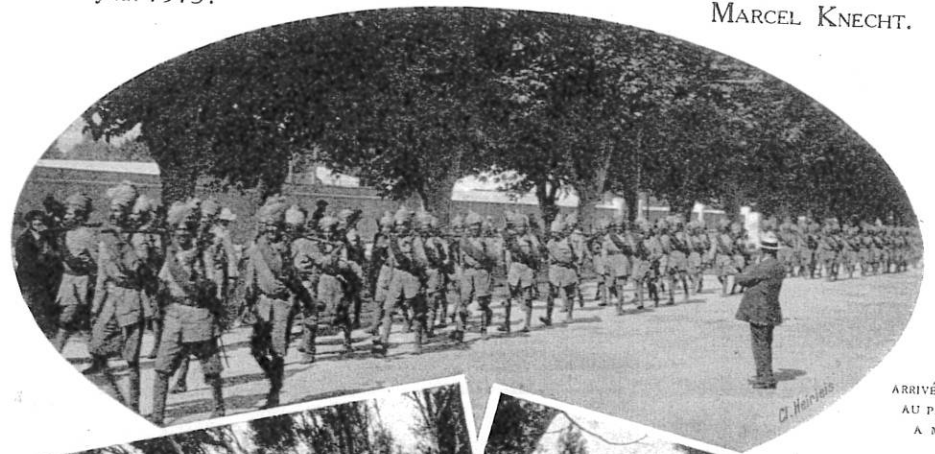
Quand les canons monstrueux de la marine britannique coulèrent le Blücher, les mauvais souvenirs de Waterloo disparurent. De la colonne Vendôme à la colonne Nelson, il n'y eut plus qu'un chemin triomphal, celui de Tipperary. C'est en suivant ce chemin de Tipperary que les poilus de Joffre et de Foch, les kakis de French feront la route de Metz et de Strasbourg. Après y avoir hissé nos couleurs, les vainqueurs défilent fraternellement sous notre Arc-de-Triomphe et devant le Palais de Buckingham.

Aux côtés de d'Annunzio, Rudyard Kipling et Maurice Barrès, chantres de l'énergie nationale, diront, proclameront l'héroïsme des fils d'Angleterre et de France, tandis que le charmant Prince de Galles, encore couvert de la boue des tranchées, fera le salut de l'épée à Jeanne d'Arc, sainte du Patriotisme.

La belle France et la loyale Albion ne voudront jamais rompre ces liens sacrés.

Juin 1915.

MARCEL KNECHT.



ARRIVÉE DES INDIENS
AU PARC BORÉLY
A MARSEILLE



CUISINE DU
CAMP DE LA BARASSE



GROUPE INDIEN
A LA VALENTINE
(MARSEILLE)



ATTELAGE
INDIEN



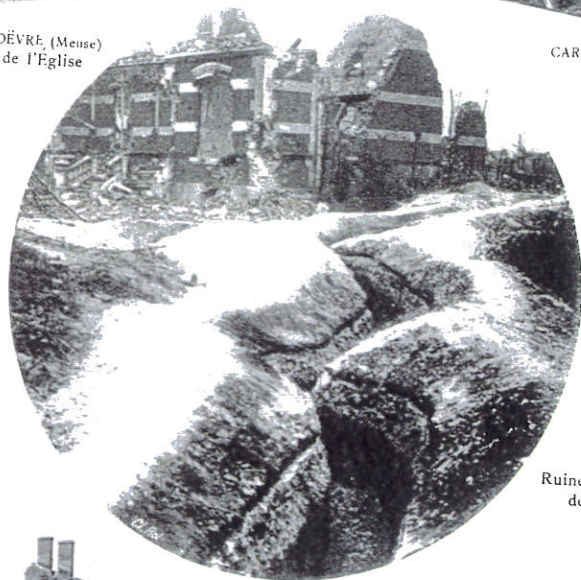
Une rue
de Gerbeviller



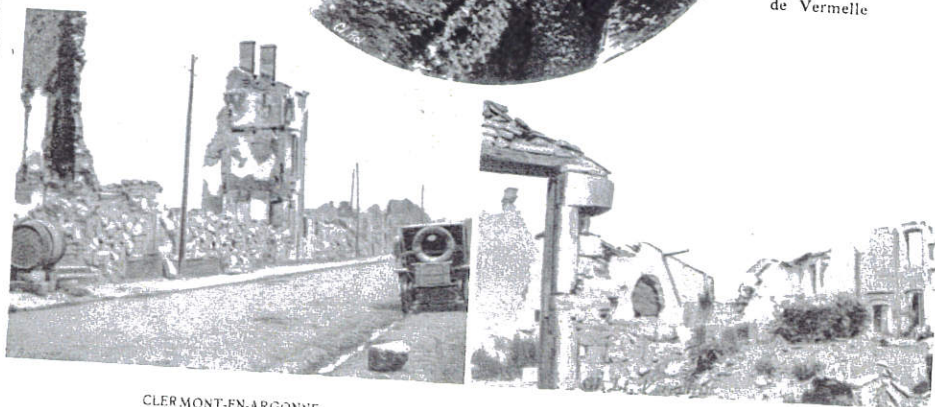
VILLE-EN-WOËVRE (Meuse)
La place de l'Église



CARENCEY



Ruines du Château
de Vermelle

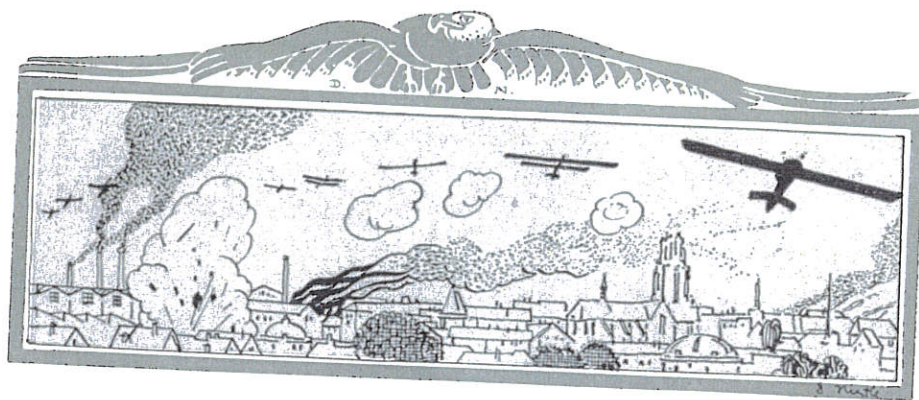


CLERMONT-EN-ARGONNE

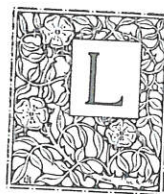


HENNEMONT (Meuse). — La place de l'Église

Juillet 1915

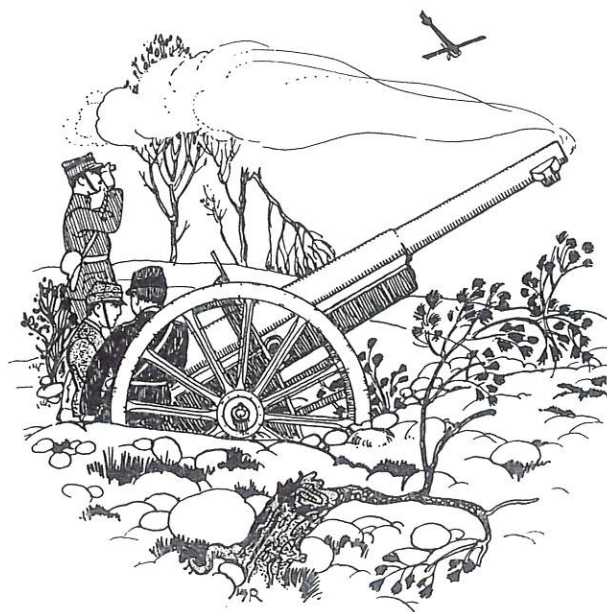


UN AN APRÈS



Le temps a fui, et déjà l'année revient, en son cours impitoyable, et il me semble encore être à ce soir lourd d'août, quand dans la petite gare, pleine de lumière, de tumulte et de bruit, je vis, à la lisière du bois de Boulogne, partir M. de Schoen. Il est dix heures; la nuit est claire et les feux rouges et verts s'éloignent comme à regret. Adieu à l'existence d'autrefois. C'est la guerre, cet étrange état qui emprunte à la vie la plus violente, et au calme et à l'effroi de la mort....

Et dans cette longue et sombre année, ballotté au hasard des brutales volontés étrangères et de l'imprévu des causes, que reste-t-il en moi de plus essentiel et de plus profond? Est-ce vous, journées d'août, grosses d'orages, pleines d'anxiété et d'angoisse avec le bruit lointain de cette armée ennemie en marche, là-bas, très loin, puis plus près, puis très près, puis sur nous, montant comme la mer à la grande marée, pour balayer tout ce qui fut notre âme et nos rêves? Est-ce vous, jours de septembre, où sur la route je rencontrais, s'en allant, les uns vers l'abri, les autres vers le dur combat, toutes les générations d'hommes, pendant que notre camion chargé de fer traversait la France de Paris à Lyon, où nous allions fonder les usines nouvelles et reforgeur l'épée de notre destin? Est-ce vous, clair matin, où nous apprimes que sur les hauteurs à jamais saintes, entre la Marne et la Seine, la France, et derrière elle, le monde, étaient sauvés? Est-ce vous, jours d'octobre, où je vis, sur les bords du lac de Constance, errer dans l'air les



monstrueux zeppelins, Ulysse égaré dans l'antre du colossal Cyclope? Est-ce vous, journées d'hiver, où, sur le front, de l'Artois glacé aux Vosges neigeuses, j'ai vécu avec vous, nobles enfants de la France, cette vie de bête souterraine, traqueuse et traquée, cauchemar de gloire et d'épouvante? Est-ce vous, jours rouges de Soissons et d'Arras, monstrueuses hécatombes, hurlements des canons appelant la mort sur la terre bouleversée et froide? Est-ce vous, jours de printemps et d'espérance où j'ai vu s'éveiller, à l'appel impérieux du devoir, la grande sœur

latine, l'Italie, et s'organiser la victoire jusqu'au matin où j'ai pu, avec nos frères glorieux, rentrer en Autriche et en rapporter les fleurs des pays rachetés, comme les nôtres, par le sang?

Eh bien, non pourtant! ce qui demeure en moi de plus profond, de plus éternel, c'est une simple promenade en aéroplane, une veillée d'armes, plutôt, la nuit, en hiver, en décembre, au-dessus de Paris qui dort, pendant que l'oiseau, fils de notre pensée française, à 2.000 mètres là-haut, nous emporte, inconnus, mystérieux, dans le vent, dans la froidure, et que sous le ciel sans étoiles, dans lequel ne brillent que quelques fusées, rouges et vertes, qui descendent, par étapes, au gré du parachute, nous regardions l'horizon noir, où nul oiseau de proie ennemi encore n'est apparu.

L'aéroplane en guerre! Qui saura dire jamais ce que la France y sut mettre de génie subtil, de volontés fortes, et d'héroïsme fou, après l'avoir créé, après l'avoir, pas à pas, vol à vol, éduqué, encouragé, lancé de cime en cime, de ville en ville, de pays à pays!

Aujourd'hui, sur le front, au-dessus des canons qui tonnent, une vie nouvelle, une armée nouvelle se sont organisées.

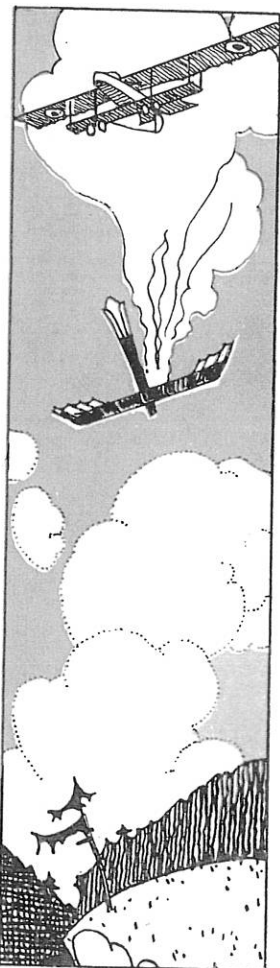
Voici le premier aéroplane, celui qui rappelle le plus l'oiseau de sport de jadis. C'est l'engin de reconnaissance, l'œil de l'armée dans le ciel, observateur sagace et averti, passant à 3.000 mètres, et volant pendant des heures au-dessus des positions ennemies. Deux hommes à bord, l'un conduit, l'autre observe. Il note les troupes en marche, les trains qui viennent, les tranchées nouvelles qui se creusent dans le secteur, les canons qu'on dresse et qui sont abrités, dissimulés sous le couvert du feuillage ou des bois, au milieu de faux canons très visibles. En route, les ailes de l'appareil sont criblées d'éclats. Quelquefois le sang coule. Qu'importe? Un maréchal des logis est revenu ainsi, le bout du pied emporté arrosant de sang son passager. Il faut aller, on va. L'aéroplane est rouge

au retour. Sa mission est remplie, tout est là. Agir.

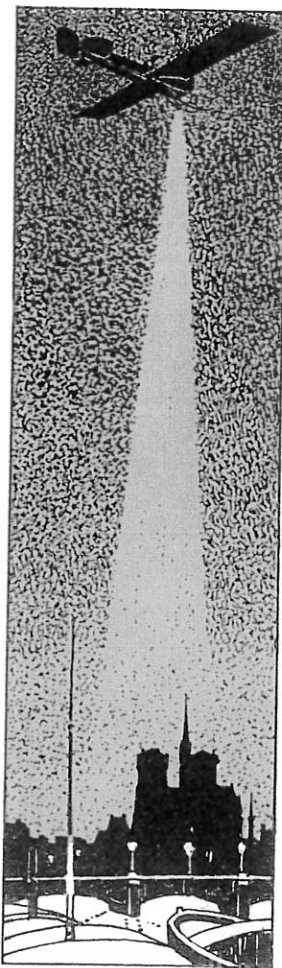
Voici l'aéroplane de combat. Armé d'une mitrailleuse ou d'un canon, il donne la chasse aux appareils ennemis. Il les massacre, s'attaque aux ballons d'observation, drachen ou zeppelin et les crève à coups de projectiles. Rapide et lourd, c'est le rapace de l'air. Combats effroyables, le gibier se défend et l'on se bat derrière les nuages, seul à seul, à 10.000 pieds de haut. L'un tombe et se brise et meurt, et l'autre, dans un dernier enlacement ailé, l'accompagne et le poursuit.

L'aéroplane de bombardement passe là-haut, très haut, chargé d'explosifs. Il va au-dessus des arsenaux ennemis et des usines et là il descend intrépidement, pour mieux viser, au milieu du tonnerre des canons aériens qui défendent le sol. Vingt-neuf sont partis l'autre jour, vingt-sept sont revenus, c'est la victoire. Tout le monde la célèbre.

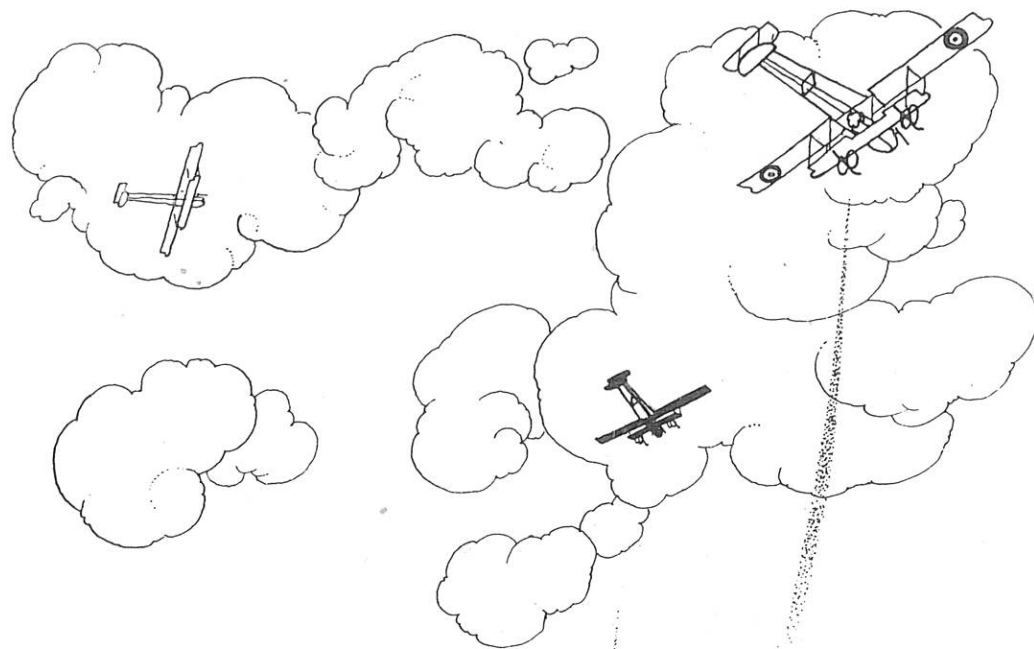
Avez-vous songé à la



B. Niestlé



B. Niestlé



minute suprême, effroyable, des deux qui sont tombés là-bas, et qui, en plein vol, sont morts deux fois.

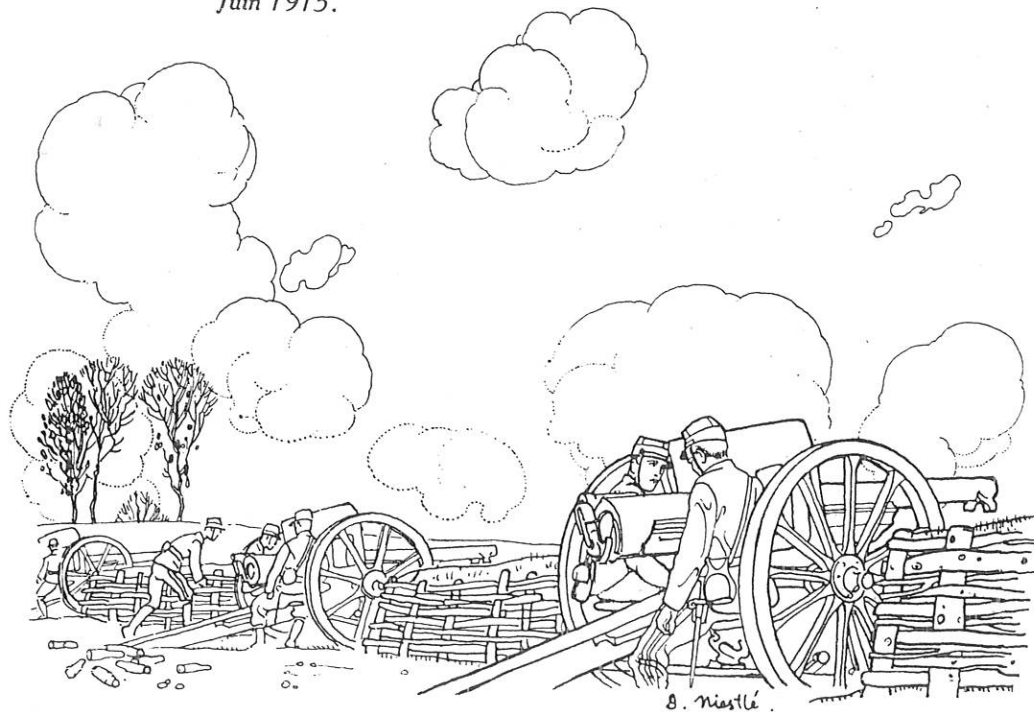
Voici enfin l'aéroplane d'artillerie, léger, montant vite, de faible vitesse, qui jaillit au ciel, y reste et, par des moyens mystérieux, règle de là-haut les tirs précis des lourds canons, rectifie l'envoi, la projection, sur un but lointain, invisible du sol, et qu'il domine à son gré.

Voilà ce que la France a improvisé, au cours de cette guerre, voilà ce que son génie ailé a créé dans la nue, pour défendre le sol, voilà ce que son intelligence et sa volonté ont trouvé et réalisé pour abriter ses tendresses.

Dans le train lourd et puissant qui vous emporte, au grondement des roues sur le rail d'acier, songez à cette chanson légère du petit moteur là-haut, et vous rêverez longuement, très longuement, en regardant le ciel, plein de mystère.

Juin 1915.

GEORGES PRADE.



B. Niestlé